

2014, quelques questions sur l'humanité

Troublante réflexion, dans le *New Scientist*,¹ à propos d'une question cruciale, occupant le cœur brûlant de notre époque. Son sujet : l'étrange manière qu'ont les humains de constituer des groupes, puis de s'organiser en un «dedans» et un «dehors», un «nous» et un «eux». Mais il y a plus étrange encore. En même temps que des groupes humains s'organisent en bulles ethniques, territoriales, religieuses, économiques – ou forment des membranes isolantes à partir de n'importe quel prétexte – ils mettent en place des mécanismes pour déshumaniser les occupants des autres bulles. Le «nous» a tendance à dénier à «eux» tout ou partie des caractéristiques qui définissent, à ses yeux, l'humain.

Ce phénomène, rappelle le *New Scientist*, reste la plupart du temps inconscient. Mais il est facile à reproduire expérimentalement. Davantage que sa manière de constituer des sociétés complexes, le propre de l'homme serait donc sa propension à la séparation violente. On pourrait même dire que la force morale la plus universelle dans le genre humain, ce n'est pas le respect des droits de l'homme, mais «la tendance à considérer les autres comme moins humains que nous».

«Je ne pense pas, explique dans le *New Scientist* le spécialiste en neurosciences cognitives Vittorio Gallese, que nous ayons une quelconque preuve qu'un autre animal vivant soit capable de nier le statut... d'un autre individu appartenant à la même espèce». Et d'où viendrait cette spécificité humaine ? Du langage. Elle en serait, selon Gallese, la face sombre, «l'une des pires conséquences». Mais pourquoi cette conséquence ? Existe-t-il quelque chose derrière le langage, précédant notre manière d'interpréter le monde et d'agir comme humains ? Des éléments obscurs qui s'expriment en nous ? Freud parle d'inconscient, Jung d'inconscient collectif. Mais cela suffit-il ? De quoi notre violence endogène est-elle le signe et même le nom ? Jusqu'où est-elle en jeu dans nos comportements sociaux : non seulement dans les sales guerres qui se déroulent sur une partie substantielle de notre planète, mais aussi dans la violence économique qui se répand, dans la manière qu'ont les ultrariches et les maîtres de la finance de se penser hors et au-dessus du reste de l'humanité ?

Peut-être – mais cela n'excuse rien – cette extrême violence endogène est-elle un reliquat de l'évolution, la survie d'un trait de comportement qui a fait de nous l'unique espèce vivante dotée d'une intelligence «supérieure». Si nous l'avons emporté sur les autres dans la lutte darwinienne, ce pourrait être parce que nous sommes les plus belliqueux et cruels.

Dans les conflits, le mécanisme de base, rapporte le *New Scientist*, semble toujours le même. Deux communautés humaines vivent en harmonie. Et un jour, c'est fini. Pour des raisons qui semblent généralement stupides aux regards externes, d'un coup, «un fossé se creuse», «l'hostilité monte, tourne à l'agression, à la violence et finalement l'histoire ne peut plus avoir de fin heureuse». Chaque partie imagine quantité de manières de dénier à l'autre une «humanité partagée». Dans de nombreuses guerres actuelles, en République centrafricaine ou en Syrie par exemple, les termes sont bestiaux : on traite les «autres» de vermine ou de parasites à exterminer.

Mais les choses vont bien plus loin que ce qu'on ferait avec des animaux à éliminer. Il ne s'agit pas seulement de mettre à mort, selon une raison utilitariste. Mais de détruire toute trace d'humanité, toute forme d'éthique ou de considération. Oui, au 21^e siècle, nous en sommes là. En bien des points, nous nous montrons aussi cruels et subtils dans la destruction massive des «autres», des «non-nous», que ce qu'a été le 20^e siècle, cette période où l'histoire a effacé toute illusion concernant un progrès humanisant. Des abominations du nazisme et du stalinisme ou des horreurs Khmers rouges, nous semblons ne pas avoir tiré la moindre leçon.

«Les cruautés infligées peuvent être si ingénieuses qu'elles traduisent l'œuvre d'un cerveau social sophistiqué» remarque le *New Scientist*. C'est pour cette raison que, comme le rappelle Georges Steiner, le nazisme n'a pas émergé dans une société culturellement appauvrie, mais au contraire très évoluée, passionnée de culture, écoutant Mozart et lisant Goethe. En réalité, plus une intelligence collective s'affine, plus elle semble menacée d'être captée par des forces irrationnelles et haineuses. La réussite (ou au contraire, la jalousie) devient sentiment de supériorité, puis égoïsme, hétérophobie et enfin férocité destructrice, selon un processus dont nous ignorons à peu près tout.

Contre nos comportements déshumanisants, que faire ? Certains – c'est la mode – plaident pour une prévention par transparence et coercition. Dans l'esprit des dirigeants de la NSA (mais ce ne sont pas les seuls), ce qui nous protégera du terrorisme comme de la plupart des horreurs d'origine humaine, c'est la surveillance généralisée de tous les individus, à chaque instant. Pour les tenants d'autres courants technophiles, la véritable thérapeutique anti-barbarie consistera à intervenir – soit directement, par les neurosciences, soit via la génétique – sur le cerveau humain, sur son «encodage», pour lui enlever ses tendances néfastes.

Le problème de ce genre de solutions, c'est qu'elles-mêmes sont porteuses de déshumanisation. D'abord, peut-on imaginer un humain à qui on aurait soustrait toute possibilité de mépriser, voire d'éliminer les autres ? Que serait-il sans l'esprit de compétition, l'énergie sexuelle, la pulsion de mort ? Le respect, la compassion, même l'amour ne résultent-ils pas de leur maîtrise volontaire, responsable ? Si lui était enlevée la nécessité de cette maîtrise pour bien agir, donc sa liberté, l'humain ne deviendrait-il pas un automate ?

Ensuite, ces «solutions» font l'impasse sur une difficulté majeure : une grande partie de la déshumanisation vient de l'excès de pouvoir que s'arrogent certains individus. Au nom de quoi échapperaient à cet excès ceux qui auraient, dans le futur, la possibilité de décider de la conduite des individus ou du façonnage de leur cerveau ?

Difficile, malgré tout, de nier que la technologie va changer la donne. Le probable est qu'elle reconfigure l'ensemble de l'anthropologie et des paramètres du vivre ensemble. Prenez les smartphones. Dans quelles transformations nous entraînent-ils ? «Lorsque nous regardons les écrans plutôt que les visages de nos voisins, ils nous permettent de nous détacher de ceux qui nous entourent» explique un autre éditorial du *New Scientist*.² Grâce à eux, nous sommes plus proches d'interlocuteurs se trouvant à l'autre bout du monde que de ceux qui nous font face.

Ce que modifie la connexion continue, c'est à la fois le «ici» et le «là-bas», mais aussi, du coup, le «nous» et le «eux». Quantité d'autres dispositifs technologiques, comme les Google Glass, vont augmenter la réalité et bouleverser notre expérience du monde, mais aussi de ce que nous considérons comme «proche», «semblable» et peut-être même «humain». Nos manières de concevoir l'existence et les contenus de nos pensées vont se rapprocher. Notre tolérance mutuelle augmentera-t-elle simultanément ? L'unité de l'humanité sera-t-elle enfin réalisée ? Ou «allons-nous finir par vivre chacun dans son propre monde» ? Et si c'est le cas, que restera-t-il de la notion d'humain, et surtout de notre ancestrale et terrifiante propension à l'in-humain ?

Bertrand Kiefer

¹ Spinney L. All too human. Animals would never disown other members of their species. *New Scientist*, 18 January 2014, 3. When the face doesn't fit. *New Scientist*, 18 January 2014, 39-41.

² Perpetual motion. *New Scientist*, 28 December 2013, 5.